

Histoire

Une traversée de la Manche en 1943

À 18 ans, Roger COZ traverse la Manche sur une *coque de noix*

Roger Coz

Quartier-maître de 1^{ère} classe des Forces navales françaises libres

Quand à l'initiative de notre trésorier Roland Lavenant, le comité de rédaction de la Revue Maritime a décidé de demander à Roger Coz de rédiger un article sur sa traversée de la Manche à la voile à l'été 1943, nous souhaitons tout simplement faire connaître l'expérience d'un marin aussi modeste que courageux. Malheureusement cet ancien combattant volontaire est décédé dans l'intervalle. Aussi reprenons-nous ici, avec l'autorisation de son fils Alain Coz et de son directeur de publication que nous remercions, le texte de son récit paru dans « Ami, entends-tu ? Journal de la résistance bretonne » (ANACR - 140, cité Salvador Allende - 56100 Lorient).

Nous ne pouvons que donner en exemple ce fait de mer courageux. Pourtant, Roger Coz défie tous les principes d'un sain respect des règles élémentaires de sécurité à la mer. Sa « croisière » n'obéit à aucun moment au principe de précaution si cher à notre époque et doit tout au principe de « plaisir » par le courage qui fait les conduites héroïques. Une leçon paradoxale, mais une sacrée leçon !

Roger Coz tire lui-même avec une exceptionnelle humilité les leçons de son aventure. Nous ne pouvons que lui laisser la parole. F.V.

FNFL Qui connaît encore ce sigle désuet ? C'était la légende brodée sur le ruban de mon bonnet de marin entre 1943 et 1945.

Depuis près de 50 ans, je casse les pieds de mon entourage en racontant les conditions dans lesquelles j'ai rallié les Forces Navales Françaises Libres, la *petite marine à De Gaulle*. Je me décide enfin à en écrire le récit pour apporter ma contribution aux *petites histoires* de la guerre 39 - 45.

Le 24 août 1943, j'arrive à Patriotic School à Londres. Grand échalas de 18 ans, maigre comme un clou, je dois ressembler à Stan Laurel ayant endossé les vêtements d'Oliver Hardy. Mon complet gris est fait pour un gros bonhomme, je suis coiffé d'un chapeau mou, mon faux-col glisse et mon nœud papillon pendouille lamentablement. Fait plus grave, les chaussures qu'on m'a donné sont de pointure 39 ou 40 alors que je chausse du 43.

Patriotic School est le centre de tri de transit des personnes étrangères arrivant en Grande-Bretagne à titre individuel. Dès mon arrivée, je suis entouré par des Français, presque tous des marins bretons. Je raconte mon équipée, ce qui me vaut immédiatement un surnom : Alain Gerbault.

En effet, c'est tout seul que j'ai traversé la Manche dans sa plus grande largeur.

Les marins chevronnés qui m'accueillent ne sont nullement impressionnés par ce qu'ils considèrent comme une action irréfléchie. Je suis un peu vexé. La petite taille de mon

embarcation suscite des doutes sur mon expérience de marin. Ils ont pourtant, eux aussi, pris des risques... en fait plus grands que les miens.

Que s'est-il passé avant le 24 août 1943 ?

Fin juin, j'arrive en vacances à Lannilis (vingt-cinq kilomètres au nord de Brest) chez mes parents. Lycéen à Rennes, j'ai passé mon bac pour la troisième fois et ne me fais aucune illusion sur le résultat. J'ai trois préoccupations essentielles : la guerre, le football, les filles. Il y a six mois que j'ai raté mon entrée dans la Résistance intérieure. Je n'ai rempli que des missions mineures et, malgré tout, je suis obsédé par la peur d'une arrestation. J'ai décidé de rallier l'Angleterre. Mon frère m'y a précédé dès juin 1940. Il n'a pas encore donné de nouvelles substantielles.

Lannilis est à deux kilomètres de l'eau salée.

Après avoir étudié plusieurs formules, je décide d'utiliser, pour mon évasion, le petit bateau à voile que mon père a offert à ses fils en 1938. C'est un simple canot (dire *canoTE*) muni d'une misaine. Je prépare mon expédition dans le plus grand secret. Mes parents ne se doutent de rien. Je ne veux entraîner aucun camarade dans l'aventure. Mes sorties en mer sont de plus en plus lointaines. Je suis rassuré. Mon *Courlis II*, il se comporte bien même dans les mers les plus grosses. Je suis en mesure d'en vider rapidement les paquets de mer importants. Je m'entraîne aussi à ramer pendant des heures quand le vent est absent.

En juillet, je suis prêt. Il faut attendre le vent favorable. Pas de chance ! Il reste au nord. Il fait très beau certes, mais devant faire *route plein nord*, je ne peux envisager de louvoyer. J'attends donc une brise de nord-ouest, de l'ouest ou, à la rigueur, du sud-ouest, avec le risque de mauvais temps que cela suppose. Je partirai de nuit avec une attente dans une zone en amont des postes de contrôles allemands. La navigation est en effet strictement réglementée. Le propriétaire d'une embarcation, si petite soit-elle, reçoit une autorisation valable un mois et doit, à chaque sortie et au retour, se faire pointer.

Les sorties de nuit ne sont autorisées qu'exceptionnellement aux seuls professionnels. Je suis inquiet quant aux aléas de mon échappée nocturne. J'ai prévu de me glisser le long de la rive opposée au poste de contrôle, aussi près que possible du bord et compte manœuvrer à la godille en profitant du courant.

Un incident perturbe mes prévisions. Le cotre *Pierrot* a été volé et les Allemands ont décidé de requérir les propriétaires de bateaux qui devront, à tour de rôle, assurer une veille au port de l'Aber Wra'ch et répondre des disparitions éventuelles d'embarcations. Je partirai donc de jour. La difficulté sera de transmettre à mon père, l'autorisation de naviguer pour qu'il assure le pointage au retour.

Le 21 août au matin, le vent est *venu au sud-ouest*, il faut partir. J'emballe *mes vivres* dans une toile cirée et je remplis des bouteilles d'eau. Je file voir mon grand-père qui travaille dans les bois. Il a enterré un trophée : un énorme pavillon nazi, rectangle rouge avec cercle blanc et croix gammée. Le *torchon* pourra m'être utile. Je renonce à installer un taud comme j'avais envisagé dans le but de limiter le remplissage de ma coque de noix.

Je donne rendez-vous à mon copain Mathieu (16 ans) sur la cale de l'Aber Wra'ch, où s'opère le contrôle, sans lui dire la vérité. Je quitte la maison vers 11 heures avec un *au revoir* banal à mes parents et je descends au port. Je hisse la voile et en route pour de nombreuses bordées car le vent vient de face. J'ai le courant pour moi. Mauvais présage pourtant, une risée plus forte que les autres me surprend et le *Courlis II* se couche dangereusement. J'arrive à la cale à l'heure du rendez-vous avec Mathieu.

Deux rencontres avec la Luftwaffe

Je lui explique les raisons de ma présence. Il est éberlué. Si le fonctionnaire allemand me pointe, je remettrai l'autorisation à Mathieu. Mon père se chargera de signaler le retour du

canoTE. Mathieu suffoque de plus en plus. Je réussis à faire admettre au GAST (garde-côte de la Wehrmacht) qu'il n'est pas nécessaire de me pointer *sorti*. Je me rends seulement sur un îlot proche pour pêcher des vers.

Je m'exprime assez bien en allemand et les hommes du G.A.S.T. sont relativement bien intégrés à l'Aber Wra'ch. Je suis connu. Deux semaines plus tôt, je rentrais de mer au moment où des vedettes de la Luftwaffe étaient attaquées par des bombardiers anglais. Deux d'entre elles avaient été coulées et j'avais repêché trois membres des équipages. On m'avait remercié.

En route pour la deuxième partie du programme. Filant de travers, bâbord amure, cap sur le cheval, je croise un camarade de pêche. Il me demande : « *Tu vas là-bas ?* ». Je réponds par l'affirmative. *Là-bas* c'est notre base de pêche habituelle. Je me planque derrière l'île de Stagadon, au milieu des rochers et me couche dans le fond du *Courlis II*. Je suis à l'abri des vues du guetteur allemand qui veille du haut du phare de l'île Vierge, le plus haut de France.

La nuit venue, la brise a molli, mais elle est encore utilisable. *J'envoie ma toile et route nord*. Je n'ai jamais navigué dans l'obscurité. La mer est phosphorescente comme je ne l'ai jamais vue. Je dispose de la boussole de mon père, sous-officier d'infanterie. Ce n'est pas l'idéal, mais je fais avec.

Dès les premières heures, je parcours une bonne distance, mais que se passe-t-il ? La lune est sur mon bâbord. J'ai fait un demi-tour complet, j'ai dû m'assoupir. Je reprends mon cap initial. Le jour se lève, le vent aussi. Il y a déjà un fort clapot et la mer *se démonte* de plus en plus. Je suis au portant. Il ne me reste plus qu'à diminuer ma voile. Je suis obligé de lâcher la barre. Le *canoTE*, très ardent se met *bout au vent* et je reçois un gros paquet de mer. C'est le premier. Je resterai longtemps trempé. Réussissant à prendre un ris, je remets en route à vitesse grand V. Malgré le vacarme de la mer, j'entends un bruit inquiétant. Deux Messerschmitt 109 passent à proximité au ras des flots. J'affale tout, et avec beaucoup de difficultés, je déploie l'emblème nazi, maintenant face aux lames qui se font de plus en plus hautes et me *coiffent* plusieurs fois. Je vide l'eau au plus vite, mais je capitule quand le *Courlis II* se dresse presque tout droit. Je crains qu'il ne se retourne. Je quitte la cape et je mets en fuite. Plusieurs fois je suis *capelé* par des masses d'eau énormes. La deuxième nuit est entamée dans ces conditions. J'essaie de vider l'eau au fur et à mesure. Ma boussole est tombée dans les fonds. Amarré à mon banc et capelé d'une ceinture bricolée avec des morceaux de liège enfilés sur un orin, plusieurs fois je dis des prières et je fais des vœux (que je tiendrais presque). Je réussis à éviter que le *canoTE* chavire et la nuit se passe... Je crois apercevoir des lueurs loin devant moi peut-être le phare d'Eddystone (au sud de Plymouth), le but à atteindre. Hallucination ? Je doute en effet qu'en pleine guerre, les phares soient allumés.

L'aube pointe son nez. Sur mon tribord, c'est bon. Je suis en fuite depuis au moins quinze heures. Engourdi par le froid, j'ai les jambes dans l'eau et je suis trempé comme une soupe.

Je n'ai pas encore touché à mes biscuits, mais je n'ai pas faim. Le vent a diminué. La mer paraît maniable. Je vide mon bateau complètement et ce faisant, retrouve ma boussole. J'envoie ma misaine avec un ris pour éviter de doubler Land's End en cas de dérive, je fais cap au nord-est. Le temps s'améliore rapidement. Un léger soleil me réchauffe un peu. Je largue mon ris et le *Courlis II* fonce dans un clapot raisonnable. La gîte est importante. **Je serais presque heureux si je ne pensais à mes parents dont l'inquiétude doit être insupportable. Je pense surtout aux risques de repréailles à leur rencontre.**

La pêche est bonne

Une ou deux heures passent. Je crois apercevoir des points blancs dans le ciel, droit devant moi. J'entends un roulement comme celui d'une canonnade. Je vois à nouveau des goélands et j'aperçois un phare. Je crois identifier Eddystone Rock.

Tout se précise. Les points blancs sont des ballons de protection antiaérienne. Il s'agit donc d'un grand port, sans doute Plymouth. Je vois maintenant la côte. Toujours aucun bateau ! Mais si ! Entre Eddystone et la terre, c'est un chalutier qui fait route à l'ouest. Et si c'était un allemand ? Je me suis peut-être complètement perdu. Je m'approche. Personne ne me prête attention. Il y a un canon, un homme. Il est coiffé d'un béret, apparemment celui de la Royal Navy.

À la mer, les marins allemands portent un calot bleu qui a un peu le même aspect. Je ne suis rassuré que lorsque je distingue le White Ensign de la marine militaire britannique. J'agite mon ciré. Le chalutier stoppe. À ma corne, ne flotte qu'un guidon jaune. Le pavillon tricolore a disparu dans la tourmente. J'accoste *H.M.S. Inchgower* : « *Where do you come from ? - I am French, I come from Britain.*¹ ».

Bien accueilli notamment par le *skipper*, un vieux marin pêcheur réserviste, je quitte mes hardes toutes blanches de sel et souillées par... des tas de choses. Le *skipper* me prête une tenue. On m'offre à manger, à boire et à fumer. Les marins viennent à tour de rôle voir la *bête curieuse*. Tous ont un mot gentil. *HMS Inchgower* drague les mines devant les passes de Plymouth. Il traîne aussi un chalut à poissons. J'assiste à plusieurs levées. La pêche est très bonne. En fin d'après-midi, à peine arrivés au mouillage, nous sommes accostés par une vedette et un officier de l'armée de terre m'emmène avec lui. Je lance un dernier regard au *Courlis II*. Je le reverrais au cours d'un passage dans le coin et il me sera rendu après la guerre.

Patriotic school et la guerre navale

Nous sommes le 23 août. Mon aventure est terminée. Je n'ai mis que cinquante heures pour traverser.

Le 24 août, on m'habille. Me voilà déguisé en Stan Laurel. Un fonctionnaire de police en civil me prend en charge. Train pour Londres, puis taxi pour Patriotic School. **De passage en bord de mer, Weymouth je crois, je vois des petits bateaux de guerre arborant les trois couleurs françaises. Je pleure d'émotion.**

Après Patriotic School, tout se passe rapidement. Je m'engage dans les Forces navales et rencontre mon frère. Après une formation accélérée, j'embarque sur une frégate toute neuve. Je vais passer les deux années les plus exaltantes de ma vie. Je connais l'amitié avec de vrais hommes. J'oublie veulerie, lâcheté, honte. J'ai la joie de **participer**. Je ne subis plus.

Mon cœur se gonfle à craquer de joie et de fierté le 5 juin 1944 au soir, quand nous faisons route vers la Normandie où nous arrivons le 6, au lever du jour. Jusqu'au 20 juin, nous effectuons d'incessantes escortes entre l'Angleterre et la France dont la libération a commencé.

Au cours des veilles et des postes de combat, je pense avec une immense pitié aux lycéens et étudiants *raisonnables* qui continuent à *préparer leur avenir* pendant que des jeunes étrangers combattent et meurent pour les libérer. J'ai la *trouille* le 20 juin vers 12 heures (l'équipage est à *la soupe*), quand une mine explose à l'arrière de la frégate. Je me dis que je vais me trouver à nouveau à *la patouille*, mais non, le bateau, désemparé, est pris en

¹ L'auteur ne parle pas un anglais de bachelier et pour cause... Il dit Britain et non Brittany.(Ndlr)

remorque et ramené à Portsmouth. Je fais l'expérience du service sur les navires de *Sa Majesté* et à l'occasion, apprécie à terre le charme des Anglaises et des Écossaises.

Je quitte la marine en novembre 1945. J'ai 20 ans. Fier de mes trois galons rouges de Quartier - Maître de 1ère classe - je reçois un certificat de bonne conduite (mention exemplaire), 1000 francs et un... bon de tabac. Je *rame* dans le civil pendant sept ans. Mes qualités de gardien de but me procurent des emplois. Devenu sans doute *raisonnable*, je rejoins la Gendarmerie où, pendant 28 ans, je suis (presque) toujours bien dans ma peau.

Un étonnement cependant : à la suite d'un très bon stage d'élève gendarme, je suis classé 2^e de la compagnie, quand les bonifications pour faits de guerre interviennent, je me retrouve à la 4^e place. Je raconte *ma guerre* : « *Cela ne compte pas.* » Cela a compté au moins une fois. Un chef, particulièrement bienveillant, m'a désigné pour présenter le stand de la Gendarmerie au salon nautique de Londres. Mission aussi exceptionnelle qu'agréable dont je garde un souvenir ému.

Un dernier mot au sujet de mon *escapade*. Je réfute le terme d'exploit que je trouve exagéré. Je réfute aussi celui d'inconscience qui m'a tant blessé venant de gens raisonnables. Je trouve qu'il y a eu beaucoup trop de GENS RAISONNABLES entre 1939 et 1945.

